

Entretien avec Albert (anonyme) - retranscription

Albert (A) : (je suis) une vieille pierre hein, du Parti Socialiste à Molenbeek.

Tatiana Willems (TW) : Il semble ! Et vous avez commencé quand, à vous investir dans...

A : C'est à dire, non... Je vais vous le dire, ça date de avant la guerre de 1939.

TW : D'accord.

A : Puisque j'ai été, d'abord, j'y suis arrivé dans le Parti Socialiste, par la gymnastique. Ca va vous paraître bizarre hein. J'ai fréquenté donc, la Maison du Peuple avec la Société de Gymnastique de la Maison du Peuple que j'ai fréquenté, jusqu'à, donc au moment de la guerre, où nous avons là été occupé par les Allemands. La Société a été fermée, parce que ils ne voulaient pas que les jeunes occupent des locaux politiques.

TW : Ah, ok.

A : Vous voyez ? Et c'est comme ça, que pendant quatre ans, enfin, pendant pas tout à fait quatre ans, une bonne période donc de la guerre donc, nous n'avons pas pu pratiquer notre sport favori, dans la salle qui avait une connotation politique. Je me suis rabattu d'ailleurs sur une société privée, qui était donc une ancienne Société de gymnastique, la plus ancienne de Molenbeek qui s'appelait la Société Royale de Gymnastique et d'Escrime de Molenbeek-St-Jean, et qui se tenait à l'école Sept, rue de Ribaucourt.

TW: Donc là, vous avez continué à pratiquer les activités de façon...

A : Pas d'activités politiques hein, parce que ce n'était pas autorisé hein. Ce n'est qu'à la libération que je suis retourné fréquenter régulièrement la Maison du Peuple, qui à ce moment là se trouvait rue du Cinéma.

TW : Oui...

A : Et, j'ai été alors engagé à l'administration communale, j'ai passé des examens pour être employé communal en mille neuf cent quarante... fin quarante-quatre et j'ai été engagé en tant que temporaire, parce qu'on ne faisait pas encore de régularisation d'examen ou de... Et il a fallu attendre quelques années. C'était sous le règne du bourgmestre Edmond Machtens, dont vous avez certainement entendu parler.

TW : Oui.

A : Et qui m'appelait d'ailleurs « mon gymnaste », « mon gymnaste » il m'appelait. J'ai alors poursuivi, régulièrement, les activités du Parti Socialiste, notamment à Molenbeek, et j'ai aussi fréquenté les fameux cortèges du Premier Mai.

TW : Ah, oui.

A : Et les cérémonies du premier novembre. D'ailleurs l'année passée, j'en étais à ma soixante-neuvième... non, c'était mon soixante-neuvième cortège du premier novembre, oui. Et du Premier Mai également.

TW : Et vous pouvez un peu décrire ce qui se passe lors de ces cortèges, comment ça s'organise ?

A : Ah, c'est-à-dire, que, généralement, le cortège s'organise devant la Maison Communale, et nous partions donc, le Premier Mai hein, et nous partions en groupe vers... euh, allez, cette place...

TW : La place Rouppe ?

A : Oui, la place Rouppe, je trouvais plus le nom. La place Rouppe, où là avait lieu naturellement les meetings. Et, on essayait de faire progresser la classe ouvrière hein, comme on disait.

TW : Et donc, ces cortèges, vous vous réunissiez à Molenbeek, devant la Maison

Communale pas à la Maison du Peuple.

A : C'est à dire que la Maison du Peuple, c'était situé chaussée de Gand, et chaussée de Gand on ne savait pas se réunir, parce qu'il y avait de la circulation déjà. Il fallait donc bien qu'on trouve un endroit, et c'était sur le marché, hein, sur la place du marché, où il y avait suffisamment de place pour réunir tout le monde. Et alors on partait en cortège, vers la ville, vers la place Rouppe. Et alors, avaient lieu les fameux meetings, j'ai entendu là, les tout grands du Parti Socialiste. André Cools notamment, et puis notre actuel bourgmestre qui, à ce moment-là n'était qu'un cadre parlementaire. Et qui est devenu donc, en 1981, monsieur Philippe Moureaux qui est arrivé à Molenbeek à la suite d'une assemblée générale de la section, qui était à ce moment-là donc, dirigée par Henri Simonet. Ca vous dit quelque chose Henri Simonet ?

TW : Ce serait pas le père...

A : De Jacques Simonet, malheureusement décédé aussi hein. Et qui avait choisi une autre voie, enfin, c'est son droit. Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ?

TW : Mais racontez-moi la gym, donc vous avez été donc à la gym, pour revenir au début hein, c'est vos parents qui vous y ont mis, vos parents étaient un peu de tradition...

A : Oh oui, mon père était même presque d'extrême gauche. Et mes parents m'ont conduit naturellement vers la salle de gymnastique, et vers les Enfants du Peuple, d'ailleurs notre fils a été quelques années aux Enfants du Peuple, qui faisaient alors une fameuse colonie de vacances, à Coxyde, je sais pas si vous avez entendu parler de ça.

TW : Vaguement. On l'a mentionné, mais...

A : Avec monsieur Sebrechts qui était président des Enfants du Peuple, avec un ancien échevin des travaux publics, socialiste bien entendu.

TW : Et les Enfants du Peuple, ça consistait en quoi à part les colonies de vacances ?

A : C'est à dire que... Tous les dimanches, les enfants se réunissaient à la Maison du Peuple, tous les dimanches matin, où là ils devaient venir saluer leur président, leur patron si vous voulez, qui était alors monsieur Sebrechts, et avec lequel, ils avaient des petites occupations, de... petites réunions, des jeux, etc. Mais la grande occupation était donc les congés, qui ont commencé par quatre jours. Quatre jours pour terminer par six semaines de congés, pour les enfants. Alors, les enfants partaient en cortège jusqu'à la gare du Midi, où ils prenaient le train, et six semaines après, on allait les rechercher, ils étaient habillés tout en blanc, bien bronzés par le soleil, et ils étaient accompagnés, reçus d'abord par la fanfare ouvrière, la fameuse fanfare ouvrière, qui était une grosse fanfare.

TW : Et c'est une fanfare de Molenbeek ?

A : C'est une fanfare de Molenbeek. Et cette fanfare allait donc les chercher à la gare, et on revenait tous, les parents derrière les enfants, en chantant et en dansant derrière la fanfare, jusqu'à Molenbeek, Maison du Peuple.

TW : Ah, oui...

A : Et, ça c'était la fin de leurs vacances. Et c'était à Coxyde, d'ailleurs le bâtiment existe toujours, il a été liquidé, il a été vendu alors à des privés. Et alors, ces enfants faisaient également partie des cortèges de Premier Mai, ce qui fait que Molenbeek était généralement représenté par plusieurs centaines de personnes à ce moment-là. C'était la belle époque.

TW : Et est-ce que ces enfants avaient une formation politique déjà ?

A : Non, non, je crois pas. Ils savaient qu'ils étaient chez les Socialistes bien entendu. Mais on ne les poussait pas encore à... Ils étaient trop petits hein. Parce que ça allait jusqu'à une dizaine d'années pour les garçons, et pour les filles jusque douze ou treize ans, vous voyez. Non, à ce moment-là, on ne les inculquait pas encore. Mais ils vivaient, en socialiste, avec les socialistes.

TW : Et en fait, est-ce que ça se rapproche des Faucons Rouges, et de...

A : Il y avait les Faucons Rouges aussi, il y avait les Faucons Rouges aussi qui sont encore là aussi, qui sont dirigés par Alphonse... Steenwinkels (?), c'est ça hein.

TW : Ah, ils sont toujours là ? Et vous savez où ils se réunissent ?

A : A la Maison du Peuple, enfin, non, à la Maison de l'Égalité maintenant, rue des ... numero dix. Comme d'ailleurs l'Amicale des Pensionnés Socialistes.

TW : C'est là en fait qu'on est passé la semaine passée...

A : C'est là que vous êtes venue quand on avait rendez-vous, et qu'on s'est raté.

TW : Oui...

A : Que j'ai dirigé d'ailleurs pendant près de vingt ans. J'ai été président de là pendant près de vingt ans de l'Amicale des Pensionnés, après le décès de monsieur Pévenage, qui était le président avant moi, et dont j'étais déjà le secrétaire. Et à l'époque, c'était une amicale qui comptait beaucoup, beaucoup de membres, nous avons largement dépassé le millier de membres. La preuve c'est qu'on partait en excursion, et qu'il fallait trois à quatre jours pour pouvoir emmener tout le monde. J'ai connu 72 autocars en quatre jours. On allait à la mer, il y avait pas beaucoup d'autres endroits où on pouvait recevoir autant de monde. Il y avait qu'un endroit, c'était le parc Baudoin. Au parc Baudoin, là, il y avait des locaux suffisamment grands pour recevoir tout le monde, il y avait la salle à manger alors hein.

TW : Et ça, c'était des excursions d'une journée ?

A : Ca c'était des excursions d'une journée. Non, le reste, c'était plus tard, enfin, plus tard, quand même à cette période-là, nous avons été souvent avec eux à l'étranger. Espagne, Afrique du Nord, Portugal... Qu'est-ce que j'allais dire donc, la Grèce, les Îles grecques, on a voyagé avec eux, beaucoup beaucoup.

TW : Et ça, c'était plus ou moins vers quelle période que vous aviez autant de membres ?

A : Ca devait être dans les années 70-80, ça c'était le plus grand nombre qu'on a eu.

TW : Et comment vous expliquez qu'aujourd'hui il y a moins de gens ?

A : Eh bien je pense qu'il y a une explication très simple à donner à cela, c'est la mentalité des gens qui a changé. Avant pour vous situer, j'ai encore connu des pensionnés qui accompagnaient en pantoufle et en châte.

TW : Et en ?

A : Et en châte.

TW : Ah ?

A : Un gros châte sur les épaules, maintenant, naturellement, vous allez chez un coiffeur dans la commune et il va vous dire, dans le temps il disait « Vous allez en excursion monsieur ? » « Ah, oui, comment savez-vous ça ? » « Ah, ils viennent tous pour faire faire leurs cheveux avant de partir ». Et c'est vrai vous savez, c'était un adjuvent commercial en même temps pour ces gens-là. Ca donnait bien vous savez.

TW : Et quoi, c'était surtout des gens qui fréquentaient la Maison du Peuple avant, et qui ont suivi, qui ont continué un peu...

A : Oui, c'était surtout des gens qui avaient la notion socialiste. Il y en a d'autre aussi, parce que vous savez, il faut pas croire que... Les pensionnés ont vite trouvé le topo, c'est se faire membre un petit peu partout. Maintenant, ils sont un petit peu membre de 4-5 organisations. Mais ce qu'il y a, c'est que l'organisation de l'Amicale des Pensionnés de Molenbeek, a toujours été réservée aux Belges, aux Belges, on a rarement eu des étrangers.

TW : Et même quand il y a une demande, la demande est refusée, ou ...

A : Non, la demande ne se fait pas, ces gens ne viennent pas. Ils ne venaient pas par eux-même. Il y avait parfois quelque Français, et une Espagnole, ah, non non non, on en a encore connu quatre c'est vrai. Et des Italiens, maintenant il y en a. Mais qui sont Belges hein. Qui

sont belges maintenant. Bien sur il y a des Marocains, non, il y a des Belges d'origine marocaine. Ah, il faut qu'ils soient belges, sinon, ils savent pas être élus.

TW : Mais donc, à un moment, la Maison du Peuple est passée à la Maison de l'Egalite, et ça, ça s'est fait comment cette transition, et pourquoi?

A : C'est parce que la Maison du Peuple, qui était donc située rue du Cinéma, elle appartenait au Parti Socialiste, et vous savez que la grande Maison du Peuple qui était place... Non, pas place du Jeu de Balle, place...

TW : Oui, en bas du Sablon.

A : Oui, en bas du Sablon, a été supprimée, détruite, et Molenbeek, la Maison du Peuple de Molenbeek a suivi un peu le même sort, c'est devenu une polyclinique, qu'elle est toujours d'ailleurs. Et alors monsieur Moureaux a commencé à rechercher des lieux où on pouvait recréer une Maison du Peuple, et on en a créé une rue de la Carpe, qui est naturellement une maison qui ne permettait pas d'avoir des réunions comme on avait dans le temps, et les réunions du Parti se tenaient généralement dans l'ancien Crossing comme ils disaient. Où il y avait une assez grande salle, qui n'était pas encore une salle des fêtes, c'est une salle attenant au restaurant. Tandis que maintenant il y a la salle du Crossing, et en face, là, la fameuse, ça c'est le centre sportif et à côté, il y a une salle des fêtes, où se font maintenant toutes les fêtes du Parti. Que se soit les Amicales des Pensionnés, pour les enfants des fois, ils peuvent recevoir facilement 400 personnes. Vous voyez?

TW : Et alors qu'est ce qui se faisait rue de la Carpe si les réunions ne s'y faisaient pas ?

A : Mais, on se réunissait tous les jeudis, ou d'abord tous les mercredis après-midi, et là tous les pensionnés qui venaient, une trentaine, une quarantaine, et là ma femme qui a instauré le jeu du loto, et les cartes, un petit peu au Jacquet etc. Enfin, des jeux de société quoi.

Epouse (E) : Il y a moins aussi parce que les gens vont habiter chez les enfants

A : Et la mentalité, je l'ai dit, c'est le changement de mentalité des personnes âgées qui vivent mieux maintenant que dans le temps hein, ça c'est certain.

E: Et maintenant il y a des aides ménagères...

A : Ah, bien oui, bien sûr, et restent-ils plus longtemps chez eux s'il y a moyen... ?

TW : Et après la rue de la Carpe, après elle a re-déménagé pour aller...

A : Pour aller alors rue des Quatre Vents, numéro 10. Et là, c'est un grand local, il y a moyen de faire pas mal de choses. La salle est aussi souvent mise en location pour les occasions, mariages, activités, etc.

TW : Mais comment vous expliquez alors, quand vous me dites, la Maison du Peuple a été détruite, mais pourquoi est-ce que ça s'est fait, et pourquoi est-ce que le mouvement a décliné ? En général, pas juste...

A : Pourquoi le mouvement a décliné, oui, je parle à Molenbeek. Vous savez, quand une personnalité comme Edmond Machtens décède, ça fait un coup. Alors, ceux qui n'étaient pas absolument convaincus, ils s'éparpillaient un petit peu à gauche et à droite. Et il a fallu alors tout le travail de fond qu'a accompli monsieur Moureaux pour redynamiser la section socialiste de Molenbeek. Parce que vous savez qu'il y eu un épisode assez triste à Molenbeek, après le décès de Machtens, on a cherché vainement qui pouvait être le nouveau bourgmestre. Et on a constaté que les dirigeants de l'époque se sont un petit peu entre-déchirés pour avoir la place de bourgmestre. Et alors ils ont cru bien faire, pour apaiser tous ces petits conflits, de choisir un conseiller communal que personne n'a jamais vu, ou pratiquement personne n'avait jamais vu : le docteur Marcel Picard. Vous avez entendu parler ? Oui, bon. Et le docteur Marcel Picard, quand on fait... l'appétit vient en mangeant disons. Et il a vu son appétit grandir, et quand il a été nommé bourgmestre, donc en quatre-vingt, non, en septante... Non, attendez, les élections sont en 82, ça... En 82 il y a eu les élections, et c'est là que le Parti Socialiste a subi sa ligne de fait, de la part de la mouvance Picard, qui était donc devenu FDF. Et qui a tenu des séances de conseils communaux homériques, des nuits entières. Où Moureaux s'est opposé à ce

monsieur pendant six ans. A un point tel qu'après ces six années, et bien, la mouvance Picard est tombée. Le Parti Socialiste est redevenu ce qu'il était depuis toujours. Puisque Molenbeek a presque toujours été dirigée par des socialistes, à par quelque exception avec Mettwie, mais avant ça, c'était presque toujours des socialistes. Et en dehors du règne Picard, qui a duré qu'une législature, c'est-à-dire six ans. En quatre-vingt-huit, aux élections de 88, donc, Moureaux, et le Parti Socialiste de Molenbeek, ont gagné donc, les élections. Pas en majorité absolue, non, parce qu'il a dû composer avec le PRL de l'époque. Et il a conclu un accord, de... comment dirais-je... le mandat de Mayor était accordé les trois premières années, et les trois dernières années au PS. C'est ainsi que monsieur Moureaux a été nommé officiellement bourgmestre en mai 1993, en 1993. Parce que vous savez, quand quelqu'un perd les élections, on trouve un maximum de raisons pour faire durer la validité de ces élections. Du temps de chez Picard ça a pris plusieurs mois, ce qui fait qu'après sa défaite de 1988, ils ont tiré sur la corde, sur la corde, sur la corde. Et depuis mille... depuis cette époque, la Maison du Peuple est redevenue le lieu de rencontre des socialistes, ceux qui étaient restés socialistes. Et ça se poursuit toujours aujourd'hui, avec le fait que, le changement de mentalités des personnes, avec le fait que, ils sont peut-être plus au courant de choses qu'avant. Et que ils participent, ils veulent plus participer à tout. Ce qui n'était pas le cas avant, on était socialiste, parce qu'on était socialiste, et puis c'était fini. Tandis que maintenant ils veulent savoir quoi, comment pourquoi. C'est plus aussi simple qu'avant. N'empêche qu'on était pas socialiste parce que c'était simple non plus, c'est pas ça que je veux dire.

TW : Et alors pour revenir encore à avant, donc vous me parlez des Enfants du Peuple, de la Gym, et est-ce qu'il y avait encore d'autres activités qui s'y faisaient?

A : Oui, il y avait alors les choses, les Femmes Prévoyantes.

TW [à son épouse] : Vous en avez fait partie ?

A : Encore toujours d'ailleurs. Elle fait toujours partie des Femmes Prévoyantes.

TW : Et quelle place vous aviez?

A : On faisait des... Des excursions culturelles. Il fallait désigner une nouvelle présidente, maintenant, c'est madame Picard tiens, bizarre hein. Ah, non, P'tito, c'est Olivia P'tito, pardon. Et madame Picard elle est présidente du... vous savez quand on devient vieux hein !

E : Des pensionnés non?

A : Non, non, non, non, non, non, de l'autre organisation...

E : Chez Julien?

A : Non, ça c'est la chaîne de l'amitié, ça c'était madame de Becker, madame de Becker qui était la fondatrice.

E: Qu'est-ce qu'il y a encore ?

A : Allez...

TW : Ca vous reviendra.

A : Non, non, elle est échevine des affaires sociales, ça je sais. Et j'ai travaillé quarante-deux ans à l'administration ! J'ai été... j'ai commencé au service de l'hygiène, puis je suis allé faire mon service militaire. Quand je suis revenu, je suis passé au service de la population, où je suis resté de longues années. Puis on m'a fait créer le service des permis de conduire en 1966. Puis je suis passé au service des affaires sociales, où j'ai pris la direction du service d'affaires sociales. Alors, aux fameuses élections de 82, monsieur Picard nous a punis quelques uns des fonctionnaires de là où j'étais parce qu'il craignait peut-être que j'allais lui faire du tort, là. Il m'a fait muté à la direction du service des affaires juridiques et du contentieux, où là j'ai terminé ma carrière en 85. Ca fait déjà pas mal d'années que je suis pensionné. Vous pourrez mettre tout ça en musique ? Parce que moi je vais certainement du coq à l'âne hein !

TW : Oui oui ! C'est normal, les souvenirs, c'est comme ça !

A : C'est comme ça !

TW : C'est par bribes. Et sinon, vous êtes tous les deux de Molenbeek?

A : Ah oui! C'est-à-dire...

E: Moi je suis née à Bruxelles.

A : Non, toi tu es née à Ixelles, moi, je suis né à Bruxelles

E: Et mon papa a travaillé ici.

A : Oui, et son papa a travaillé au château du Karreveld. C'était un tailleur de pierres, son papa. Et toutes les pierres bleues ont été retaillées par son père. Vous connaissez le Karreveld, vous avez été voir ?

TW : Oui oui, je connais j'ai été voir.

A : C'est un beau fleuron.

E : [intervention inaudible].

A : Ah oui !

E : [intervention inaudible] Rue [??] dans le coin.

A : Oui, où il y avait Léon Degrelle. Léon Degrelle, ça ne vous dit rien, si ?

TW : C'était le Rexisme?

A : Le Rexisme, oui, c'est ça, oui.

TW : Et donc vous avez tous les deux grandi dans la commune ?

A : Ah, oui !

E : On s'est marié en...

A : D'ailleurs, je vais vous montrer quelque chose. Je vais pas l'enlever, si vous pouvez venir...

TW : Oui.

E : Ca fait cinquante ans de mariage.

TW : Ah, oui, « Le PS de Molenbeek félicite monsieur [supprimé pour conserver l'anonymat] pour ses soixante ans de... ». Et vous avez reçu ça quand ?

A : J'ai reçu ça il y a trois ans hein, maman ?

E : Oui.

TW : Oui, c'est un beau parcours ça !

A : Oui, bientôt, j'aurais soixante-cinq ans d'affiliation.

TW : Et vous aussi alors, vous alliez à la Maison du Peuple quand vous étiez jeune ?

E : Ah, oui. Et mon fils venait avec, comme Enfant du Peuple, mais maintenant ça fait déjà...

TW : Et avant d'avoir des enfants vous alliez déjà à la Maison du Peuple ?

E : Oui, oui on allait ensemble aux cortèges du Premier Mai, puisqu'on est marié ensemble depuis soixante-deux ans.

TW : Vous vous êtes rencontrés dans le cadre du mouvement socialiste ?

A : Non, ça, c'est autre chose ! Nous sommes nés la même année, le même mois et dans la même maison. A cinq jours d'intervalle. Nous sommes allés à la petite école ensemble...

E : Rue de la Buanderie.

A : Rue de la Buanderie. Et alors nos parents sont allés vivre chacun de leur côté, et alors on a suivi nos parents bien sûr, et j'ai re-rencontré celle qui allait devenir mon épouse, un fois où elle allait une fois danser, sous l'instigation de son papa : « Mais tu ne bouges pas, fais comme

les autres jeunes filles, va danser... ». Et je jouais de la musique moi. Je suis un tout petit peu musicien. Et comme ça, on s'est re-rencontrés.

TW : Et vous vous êtes reconnus ?

A : Pas directement, pas directement, et puis par après, on s'est dit, « mais il me semble quand même que... » et puis comme ça on s'est re-retrouvés, si je puis ainsi m'exprimer. Et ma femme, elle allait perdre sa maman, en 1944. On s'est dit... Elle voulait aller habiter seule, puisque son papa, un brave homme, mais vous savez ce que c'est que les hommes... Et elle l'acceptait très difficilement, et elle voulait aller habiter seule, alors je dis « Ecoute, si tu veux, on peut tenter l'aventure ». Et l'aventure elle dure toujours, et ça fait plus de soixante-deux ans qu'elle dure.

TW : Eh bien, c'est très bien. Mais c'est chouette à voir, ça donne envie.

A : Ca donne envie de faire la même chose ! Je vous ai parlé de madame de Becker ?

TW : Oui, oui...

A : Là, elle était à la fin de sa vie...

TW : C'est elle qui tenait la chaîne de l'amitié ?

A : Ca peut vous arranger ça ?

TW : Ah, oui...

A : Ah, ben, vous pouvez l'avoir.

TW : C'est elle qui tenait la chaîne de l'amitié, c'est ça ?

A : C'est elle qui était à l'origine de la chaîne de l'amitié, la fondatrice avec Philippe Moureaux. Vous voyez ?

TW : Oui oui.

A : Et ce bâtiment qu'elle a eu, encore sous le règne de monsieur Edmond Machtens, Quai de Mariemont, elle l'a eu grâce à l'intervention de monsieur Maertens, et que monsieur Philippe Moureaux est très heureux de continuer bien entendu. Et il avait d'ailleurs une énorme admiration pour madame de Becker qui faisait un travail admirable. C'était des handicapés, mais elle n'aimait pas trop ce mot, elle parlait des moins valides. Et là, il y avait aussi des réunions régulièrement. Mais il y a maintenant le 27, il y a un dîner qui est offert à ces gens-là. Tous les deux mois.

TW : Et vous y allez aussi ?

A : Ah, oui, moi je respecte ça, parce que je suis aussi, je suis un fervent admirateur de ces deux personnes-là.

TW : Et je repensais aux festivités plutôt dans la Maison du Peuple. Est-ce que vous alliez aussi à des bals au sein de la Maison du Peuple, parce que vous jouiez de la musique mais je ne sais pas si vous alliez aussi à des fêtes, ou...

A : Non, plus jamais.... C'est à dire, il y avait des festivités, mais pas de bals, il y avait une fois par an, le bal du Bourgmestre. Le bal du Bourgmestre, qui se faisait au château du Karreveld. Non, les premiers se sont faits dans les bâtiments de la Brasserie Vanden Heuvel.

TW : Ah, oui.

A : Et puis, et puis c'était au Karreveld. Et puis, c'était ici, au Crossing, où on reliait les terrains de football avec le restaurant, et on faisait... enfin, c'était formidable. Et ça se déroulait devant plusieurs milliers de personnes, qui venaient là. C'était un bal... et c'est monsieur Picard qui a dit que c'était pas nécessaire. Qui fallait pas faire ça, que c'était pas nécessaire ça, et qui a supprimé ça.

TW : Et donc, au sein même de la Maison du Peuple, il y avait pas des activités comme ça, enfin, je veux dire...

A : Vous parlez de l'ancienne Maison du Peuple ? Oui, là oui. Là il y avait des fêtes, des petits bals, une petite organisation de sympathie etc. Il y avait un grand café, il y avait un grand café, et alors il y avait deux salles, la salle de gymnastique, où se réunissait alors la Société de Gymnastique Socialiste.

E : [intervention inaudible].

A : Non, non, non, non, ça c'était ma société de gymnastique privée ça. Non, ça c'était la société d'escrime.

E : Il y en a encore un qui vient souvent, et qui semble bien...

A : Michel, Michel Balfhoudt. C'était un gymnaste comme moi, et qui d'ailleurs chantait très bien, et qui chante encore, non, il chante plus tellement...

TW : Et il s'appelle comment ?

A : Michel Balfhoudt. B-A-L-F-H-O-U-D-T. Mais qui n'habite plus Molenbeek. Qui habite maintenant la commune de Jean-Luc Dehaene, Vilvorde.

TW : Ah oui !

A : On ne choisit pas toujours où on veut aller.

TW : Donc, il y avait deux salles vous me dites, la salle de gymnastique, et la salle...

A : La salle de fête hein.

TW : C'est la salle de fête...

A : Et la salle de réunion bien sûr. A l'époque le Parti Socialiste se réunissait régulièrement, ça cognait, hein, on y allait à fond, hein. Enfin, quand je dis cognait, c'est en paroles, hein bien sûr.

TW : Et alors là, vous alliez déjà à ces fêtes-là... ?

A : Ah oui oui.

TW : Et c'était une bonne ambiance ?

A : Ah, c'était une ambiance, ça se terminait toujours au comptoir, hein, ça va comme ça hein. Les fêtes populaires c'était ça hein, les gens simples n'avaient que ça hein. Et puis est venu le cinéma par exemple, et bien on en voit presque plus hein des cinémas par ici dans les communes il y en a pratiquement plus. Parce que la télévision hein. Ca vous allez chez quelqu'un vous voyez toujours une télévision hein. Et des DVD et tout ce que vous voulez, hein, ça... C'est la rançon du progrès, ça c'est pour tout le monde. Et personne n'y échappe à ça.

TW : Et vous deux, vous êtes nés en quelle année ?

A : 1925.

TW : 1925...

A : Ca vous paraît loin !

TW : Relativement, oui ! Et vos parents à vous, ils allaient aussi à la Maison du Peuple ?

A : Mon père. A cette époque-là, les épouses faisaient... elles s'occupaient beaucoup moins de politique. Elles suivaient leurs maris, ou bien elles restaient à la maison, ou elles faisaient ce qu'elles voulaient mais elles n'allaient pas beaucoup dans les réunions politiques à ce moment-là. C'est surtout les hommes qu'on voyait, hein. Aujourd'hui la femme est beaucoup plus émancipée que dans le temps.

TW : Mais, aux fêtes, là il y avait tout le monde qui était présent ?

A : Ah, oui, bien sûr, là c'était plus convivial, on mettait presque l'idée politique sur le côté pendant les fêtes. Oui, c'était un rassemblement de gens qui avait la même opinion à peu

près, mais dont on ne s'occupait pas à ce moment-là. On venait là pour passer une agréable soirée.

TW : D'accord. Et vos enfants, qui on été aux Enfants du Peuple, ils ont continué dans...

A : Non, pas mon fils, parce que mon fils, qu'on a malheureusement perdu, il y a dix, douze, dix ans, depuis 1997, on a perdu notre fils, mais on a un petit fils, mais qui habite en territoire flamand.

E : Et il s'occupe pas.

A : Oh, lui, la politique... Ben, ça, c'est un choix de vie hein, ça...

TW : je vais regarder si j'ai un peu fait le tour de ce que je voulais savoir.

A : Oui, regardez un petit peu.

TW : Et au Nouvel An, il y avait des fêtes particulières là, à la Maison du Peuple justement, des fêtes comme vous me dites, des bals ou des...

A : Pas nécessairement au Nouvel An. Il y avait la fête de Noël qui se faisait, comme maintenant, la commune offre à tous les pensionnés, un dîner de Noël, euh, de Pâques, euh, de Printemps, ça s'appelle un dîner de Printemps. Qui aura lieu maintenant à partir de la semaine prochaine, pendant deux semaines, tous les jours.

E : Et alors au mois de septembre, un voyage.

A : Et au mois de septembre, une journée d'excursion, généralement, à la mer. Ou alors, en Ardennes.

TW : Et ça, c'est de la commune, pour tous les pensionnés, ou...

A : C'est la commune pour tous les pensionnés, sans distinction, il faut avoir le statut de retraité, c'est tout.

E: Et c'est tous les ans rempli!

A : Oh, oui...

TW : Et là, vous retrouvez des gens...

A : Oh, vous savez, quand Moureaux me demande parfois quelque chose, c'est quand même, je suis quand même connu comme un vieux sous à Molenbeek, et effectivement, elle c'était la numéro une pour les fêtes, les organisations de pensionnés, parce qu'elle vendait en trois jours plus de 1500 pistolets fourrés, ça, c'était la numéro une ! Et il y a jamais rien qui restait, au contraire, au contraire ! Il y avait toujours trop peu !

TW : Et ça, c'est un investissement bénévole.

A : Oh, oui, bien entendu, comme elle fait encore les consultations de nourrisson, depuis vingt ans, et je vais pas le lui enlever, parce qu'elle va travailler jusque 95 ans elle m'a dit.

E : Oui.

TW : Ah, oui, et est-ce que vous pouvez aussi me parler de la coopérative qui était liée... Est-ce que vous allez aussi au magasin Coop ?

A : Ca moi je n'ai pas connu, je...

E : [intervention inaudible].

A : Oui, on a connu un monsieur qui était porteur de pain là. Mais ça, c'était à l'époque...

TW : Il y a longtemps...

A : Oui, avant... Bien avant la guerre ça.

E : Et il s'appelait...

A : Et il portait le pain, avec une charrette avec des chevaux encore. Comme on a encore connu les laitiers qui avaient une charrette avec les chevaux qui tiraient encore.

E : Oui, et on a encore connu... la famille de Liliane, qui allait aider à tirer la charrette...

A : Oui, mais ça, ça n'a rien à voir avec le Parti Socialiste ça. Mais comme Molenbeek était une commune essentiellement ouvrière, c'était normal que le socialisme soit prépondérant là. Et vous savez que dans le temps, Molenbeek s'est appelé la Manchester belge.

E : [intervention inaudible].

TW : Mais si vous devez un peu synthétiser la Maison du Peuple par rapport au mouvement socialiste, c'était pas le seul endroit qui drainait cette mouvance ?

A : Oui...

TW : Enfin c'est une question plus générale...

A : Ils savaient pas aller ailleurs hein. S'ils étaient socialistes c'était vers la Maison du Peuple qu'ils devaient automatiquement se rendre.

TW : Oui, c'est ça...

A : Qui aujourd'hui s'appelle la Maison de l'Égalité, un beau nom que celui-là entre parenthèses.

TW : Et pourquoi est-ce que ça a changé de nom d'ailleurs ?

A : La Maison du Peuple n'avait plus la connotation qu'elle avait dans le temps. Le peuple, c'est tout le monde... La Maison du Peuple socialiste, c'était pour les socialistes, il y avait pas les catholiques qui venaient là. Il y avait pas de libéraux, surtout pas de libéraux qui venaient là, hein. Les libéraux étant la classe possédante et dominante. La politique étant une chose qui est pas facile. Mais nous avons la chance ici d'avoir un formidable bourgmestre. Malgré les critiques, les critiques sont toujours faciles à émettre. Faire le travail qu'il a fait, après la période noire qu'a connu le socialisme et la commune de Molenbeek, avec le règne de six ans de Picard, qui a fait retourner la commune vingt-cinq ans en arrière... Il a dû tout refaire, tout reprendre. Et si vous saviez comment étaient les services de police à l'époque, pratiquement zéro, il a tout remis sur pied. Il a recréé un nouveau service de police, aujourd'hui c'est devenu maintenant des entités agglomérées, de plusieurs communes, qui n'est pas facile, entre parenthèses. Non, pour moi, Moureaux, c'était l'homme qui devait venir à Molenbeek.

TW : Et, lui, il est originaire de Molenbeek ?

A : Non.

TW : Non ?

A : Il est issu d'une famille ultra-libérale. Son père a été ministre libéral. Mais il est socialiste à mille pourcent, pas à cent pourcent, il est surtout préoccupé par les moins bien lotis. Il est toujours, et on a connu des périodes ici, la période des foulards, vous avez jamais entendu parler de ça ? Des musulmans, il a...

TW : Oui, c'est des situations difficiles à gérer quoi.

A : Ouuuf...

E : [intervention inaudible].

A : Ah, non, non, non, non... Ici nous habitons ici depuis vingt-quatre ans et il y a cinquante-quatre logements ici, donc il y a de tout hein.

E : [intervention inaudible].

A : Oui, ça c'est inévitable dans les grands complexes comme ça. Mais ce qui est bien dans ces grands complexes construits comme ici, c'est qu'il y a que deux locataires par palier. Il y en a pas trois ou quatre.

TW : Il y a pas trop de mouvement quoi.

A : On vient ici parce qu'on doit venir chez vous.

TW : Oui, oui...

A : Et on va pas ailleurs.

TW : Et les relations entre les Catholiques et les Libéraux à l'époque, c'était... Ca se passait comment ?

A : Non, les libéraux n'étaient pas toujours bien vus, parce que c'était eux qui avaient... Moi je me souviens que le ministre libéral, toujours d'avant-guerre je parle, avait un jour déclaré que la viande, c'était pour les gens qui pensaient, et qu'un ouvrier avait assez avec deux fois de la viande par semaine.

TW : Ah, oui, c'est ça.

A : C'était monsieur Cartondebillard (?). Vous savez pas de qui je cause, non bien sûr, ça sait rien vous dire. Nous avons eu des grands hommes chez les Socialistes, Vandervelde, c'est une Vandervelde qui est assise là, mais il y a pas de liens de parenté. Alors il y a eu André Cools, ça, ça a été un grand. Le ministre de l'enseignement... oui enfin, ça va devenir difficile à retenir, hein. Mais enfin il y a quelques grands hommes qui ont marqué l'histoire politique du pays.

TW : Et ils étaient fort connus au point de vue local, enfin... à Molenbeek ?

A : Ah, à Molenbeek, tout le monde parlait Machtens, ah, avant-guerre, tout le monde, c'était Machtens. Il était quand même bourgmestre depuis 1939, hein. Jusqu'en 1974, date de son décès. Et c'est alors qu'a commencé la période la plus difficile pour Molenbeek, jusque 88. Mais elle s'est bien remise, la commune, elle est devenue ce qu'elle mérite, c'est-à-dire, une commune où il fait bon vivre. On vit bien chez nous à Molenbeek. On n'est pas riche, mais on vit bien. On doit envier personne. Et surtout pas les Libéraux. Moi j'ai connu un bourgmestre libéral, parce que j'ai siégé au collège aussi, j'ai été élu politiquement, hein. C'est encore monsieur Moureaux qui m'a demandé de me mettre sur la liste, ça n'entraîne absolument pas dans mes objectifs, loin de là, il m'a dit : « oui, comme tu es connu, et tada... ». Et bon, aux élections de 88. Oui, puisque j'ai été retraits en 85, aux élections de 88. Et je recolte 605 voix de préférence. Il me dit : « c'est bien, hein ! » il me dit. « Ah, mais si vous êtes content, je suis content », je dis. « Et maintenant », me dit-il, « tu entres au collège ? Ou tu deviens député régional ? » Moi je dis « absolument pas ». « Si, si, si ». Alors, si je dois choisir, j'aime autant faire quelque chose pour ma commune. Et j'ai choisi d'être échevin, et après quatre ans et demi j'ai dit au bourgmestre : « donnez ça à un plus jeune ». Et là, ce jour-là, il a fait un dîner pour nous, hein maman ? Parce qu'il a dit devant le gouverneur de la province qui était invité, il a dit : « C'est la première fois que je vois un mandataire qui, volontairement cède sa place à un autre ». Ca c'était jamais vu. C'est Magerus qui a pris ma place, et qui est toujours comme échevin, ah, non, maintenant, il est président du CPAS. Mais nous avons pas pu faire notre travail aussi facilement que ceux d'aujourd'hui, parce que on sortait d'une période très très difficile. On a eu, c'est nous qui avons eu l'extrême-droite au conseil communal, et ça, c'était... On se bagarrait en mots hein.

TW : J'imagine.

A : C'était pas facile avec ces gens-là.

TW : Et ils étaient fort représentés ?

A : Deux et un flamand. Qui était Volks Unie. Qui est maintenant Vlaams Belang, qui n'est pas mieux d'ailleurs.

TW : Tiens, je me demandais, par rapport à la langue, avant vous parliez...

A : Bruxellois.

TW : Bruxellois...

A : Français, néerlandais. Ca c'est l'avantage du Bruxellois, il parle ni l'une, ni l'autre, mais il parle les deux, hein !

TW : Et vous pratiquez toujours le bruxellois?

A : Bien entendu ! [Il parle en bruxellois]. Ca vous ne comprenez pas, non ?

TW : Euh...

A : Vous êtes Bruxelloise, non ?

TW : Oui, je suis Bruxelloise...

A : Ca du bruxellois, c'est comme Mimi, ça c'est une Bruxelloise qui ne sait pas parler flamand.

TW : Ah, non, malheureusement...

A : Bah, c'est pas une plaie non plus.

TW : Moi je trouve ça dommage aussi, et entre autre c'est quand même l'enseignement qui fait ça aussi.

A : Oui, puis de notre temps, ça dépendait souvent des parents. Parce que eux, avaient leurs idées, et nous on était élevés dans ces idées-là. Bien entendu. Et ce n'est que plus tard qu'on peut s'affirmer, et par sa propre volonté hein. Mais il y a des belles choses à redire ici à Molenbeek. Vous ne voulez rien prendre hein?

TW : Non, c'est gentil.

A : Ni un verre d'eau, ni un café, ni une orangeade, ou un truc comme ça ?

TW : Si vous devez faire un café alors non, mais...

A : Ah, non, mais avec un Nespresso c'est vite fait hein ! Et toi, tu veux aussi un café ? Moi bien. Vous voyez et nous habitons ici. J'habite les logements sociaux depuis près de cinquante ans hein, moi.

E : Et on savait acheter quelque chose, et maintenant on ne sait plus.

A : Ce sont de beaux appartements hein, ceux-ci ?

TW : Tout à fait.

A : La cuisine, elle est petite, mais elle est utilitaire, on mange... Vous voyez où on mange ?

TW : Non, mais ce qui est agréable c'est la grande baie vitrée.

A : C'est qu'on a un beau point de vue hein, ici. Maintenant, c'est calme parce qu'il y a pas d'école. Parce qu'ils sont encore en congés.

TW : Et puis je sais pas comment vous vous déplacez, mais il y a l'accès au métro.

A : Ah, oui, il y a tout ici. Mais ici quand il y a école, c'est plein de voitures, parce qu'il y a 700 gosses là.

TW : Et vous êtes juste à la limite de Koekelberg.

A : Oui, Koekelberg est juste là derrière. Là c'était le lieu dit, le Crossing. Et maintenant il y a trois terrains de football que mon ancien collègue, monsieur Deculot à fait faire là, sous le règne de monsieur Moureaux.

TW : Et c'est pas dérangent d'avoir le terrain là ?

A : Pas du tout, pas du tout! Et d'ailleurs, vous êtes ici, depuis, une heure... Vous avez entendu le métro vous ?

TW : Non, et pourtant, je me le suis dit...

A : Et il passe derrière.

TW : C'est vrai que j'ai rien entendu.

A : Au début quand on vient ici, et qu'on habite ici, on écoute le métro, mais maintenant, on n'entend plus rien.